

L'action de rendre le bien pour le mal,
 La tempérance,
 La probité,
 La pureté,
 La chasteté et la répression des sens,
 La connaissance de la sainte Écriture,
 Celle de l'Ame suprême,
 Le culte de la vérité,
 L'abstinence de la colère !
 Qu'enfin, sur le terrain des doctrines théologiques, il a établi :
 Différents degrés d'anges et de séraphins intermédiaires
 entre la divinité et l'homme,

Le swarga ou séjour de délices, divisé en cieux inférieurs et supérieurs, pour mesurer la récompense suivant les actes méritoires de chacun,

Et le naraca ou enfer, où les damnés, dans des lieux différents, souffrent des tortures proportionnées à leurs fautes,

Ne sont-ce pas là les colonnes principales de l'édifice chrétien, les principes sur lesquels fut basée la révolution religieuse qui acheva de renverser le polythéisme d'Athènes et de Rome ?

Si nous pouvions faire sur chaque texte de Manou le travail philosophique qu'il comporte, nous les montrerions tranchant déjà toutes ces questions spécieuses, sur l'amour de Dieu, la grâce efficace et suffisante, la contrition parfaite ou imparfaite, et une foule d'autres que beaucoup de gens s'imaginent avoir été inventées par les casuistes modernes.

Le *sloca* suivant, pour n'en rappeler qu'un à titre d'exemple, n'a-t-il pas inspiré des volumes à nos théologiens modernes, et n'est-ce pas sous le double point de vue qui y est indiqué que le catholicisme considère les bonnes actions des hommes ?

« Si un acte pieux procède de l'espoir d'une récompense en ce monde et dans l'autre, cet acte est dit *intéressé*. Mais celui qui n'a d'autre mobile que la connaissance et l'amour de Dieu est dit *désintéressé*.

« L'homme dont tous les actes religieux sont *intéressés* parvient au rang des saints et des anges (dévas). Mais celui dont tous les actes pieux sont *désintéressés* se dépouille pour toujours des cinq éléments pour acquérir l'immortalité dans la Grande Ame. »

On n'enseigne pas autre chose dans les séminaires, et la théologie du R. P. Moullet, si fort en honneur dans toutes les maisons où se fabriquent les jeunes lévites, ces eunuques de la raison et de l'intelligence, contient de nombreuses pages qu'on dirait être de simples paraphrases de ce texte.

Il nous serait impossible, le lecteur doit le comprendre, de faire de trop nombreux rapprochements de détails sans nous éloigner de notre but, qui est de bien établir d'abord les grandes lignes qui doivent donner aux époques, aux croyances, aux systèmes que nous étudions leur physionomie d'ensemble, et indiquer leur filiation, leur communauté d'origine : ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'un pareil travail démontrerait que les premiers chrétiens ont copié aussi servilement le culte brahmanique dans ses détails les plus infimes que dans ses parties les plus capitales.

*
* *

Nous avons dit que la métempsychose avait une origine toute scientifique ; avant d'exposer les motifs de cette opinion, qui est celle des brahmes, qu'on nous permette d'ouvrir une parenthèse.

Certains anthropologistes, dans un intérêt de science mal entendu, font bon marché de l'intelligence et des lumières d'époques qu'ils paraissent ne pas connaître et qui, cepen-

dant, ont si profondément imprimé leurs traces dans le passé que les sociétés modernes ne vivent encore que de leurs traditions.

On a soutenu, en s'appuyant sur une série d'hypothèses dont je ne nie point la valeur, à condition de ne rien exagérer : que l'homme obéissait à une loi constante de modifications et de perfectionnements physiques et moraux, et alors, pour rendre ces modifications plus sensibles, plus appréciables, les exagérés de l'école imaginent, sur l'Inde ancienne, les systèmes les plus dénués de sérieux scientifique. Pour eux, Manou est moderne, alors qu'il y a dans l'Inde des zodiaques qui prouvent que l'œuvre de ce législateur existait déjà douze à treize mille ans avant notre ère. Ils soutiennent également que le naturalisme du *Rig-Véda* n'a rien de symbolique, que tout doit y être entendu dans le sens apparent et littéral, et qu'il n'y a là que de grossières fables balbutiées par l'enfance de l'humanité ! Et ceci, dans le seul but de dire : Voyez combien l'homme a progressé, a développé son intelligence depuis ces époques reculées où il n'existait ni science sérieuse ni méthode.

Eh bien ! nous disons à ces adeptes trop zélés d'une science qui sans doute est destinée à parcourir le chemin le plus brillant, mais qui n'en est encore qu'à des hypothèses rationnelles — l'anthropologie : — Vous avez tort de soutenir que la période védique dans l'Inde a été une époque d'obscurité scientifique ; tout ce qui nous vient de ces temps reculés, ruines, temples, manuscrits, monuments épigraphiques et astronomiques, est en contradiction avec cette opinion systématique. Les études philosophiques, les hautes sciences étaient réservées aux initiés, qui cachaient au vulgaire leurs découvertes et leurs croyances, sous un naturalisme grossier plein d'allégories et de symboles... C'était bien bon pour le peuple... de là les hymnes du *Rig-Véda*. Astronomes, mathématiciens,

philosophes, prêtres des initiations supérieures se riaient de toutes ces merveilles génésiques dont ils encombraient les ouvrages religieux, les livres de la loi, créés pour maintenir leur domination, leur prestige dans la société d'esclaves qu'ils gouvernaient. L'humble vayssia, l'infime soudra, s'inclinaient, pleins d'une terreur salutaire, devant les centaines de dieux qui présidaient aux éléments, et ils cultivaient la terre, élevaient les bestiaux, tissaient les étoffes précieuses, extrayaient les métaux, pendant que leurs maîtres les brahmes découvraient la sphéricité de la terre, sa rotation sur son axe, sa révolution annuelle autour du soleil, l'obliquité de l'écliptique ; qu'ils étudiaient la précession des équinoxes, la calculaient avec autant de précision qu'aujourd'hui, et inventaient le zodiaque que l'astronomie moderne a conservé tel quel avec ses divisions anciennes.

Pensez-vous bien que, quand les brahmes gourous expliquaient aux jeunes brahmacharis, ces néophytes de l'initiation, les lois de la gravitation de notre globe, qu'ils calculaient avec eux l'obliquité de l'écliptique, et démontraient, en prédisant les éclipses, qu'ils connaissaient les lois régulières du retour périodique de ces phénomènes... pensez-vous bien qu'ils pouvaient ajouter foi aux fables monstrueuses du *Rig* et aux récits merveilleux que les prêtres du culte vulgaire faisaient au peuple, en représentant tous les phénomènes naturels comme produits par des génies bons ou malfaisants ? A qui pourrait-on faire accroire que le brahme savant, qui calculait la précession des équinoxes et qui expliquait les éclipses de soleil par l'interposition de la lune entre cet astre et la terre, s'imaginait, ni plus ni moins que le soudra et le tchandala, que ce phénomène avait lieu parce que de noirs démons avaient dérobé le soleil, et qu'il fallait offrir de nombreux sacrifices à Indra pour que ce dieu se décidât à combattre les assouras, et à leur faire restituer l'astre du jour ?

Cela n'est pas sérieux !

Quand on juge ainsi cet immense passé brahmanique, on agit comme celui qui, dans sept à huit mille ans, ferait le procès à l'intelligence de notre époque en se servant des ouvrages scientifiques de l'évêque catholique Gaume, qui soutient que les phénomènes de la nature sont causés par la malice des démons dont l'air est peuplé, et que la cloche des églises a le don d'apaiser les orages suscités par ces génies malfaisants.

Supposons, pour établir par la pensée un état social semblable à celui des anciens brahmes, que toute science soit actuellement entre les mains du clergé catholique, que les prêtres seuls aient le droit de s'occuper, dans le silence des monastères, d'histoire naturelle, de physique, de chimie, de géologie et d'astronomie, croit-on qu'ils vulgariseraient une seule de leurs découvertes, eux qui s'opposent de toute leur énergie à l'instruction des masses ? ... Que resterait-il de toutes ces sciences, si avancées qu'elles fussent, et pense-t-on que ce serait dans les livres religieux, qu'ils publieraient pour l'abêtissement des peuples, qu'il faudrait aller chercher plus tard des éléments qui permettent de juger de l'état des connaissances sacerdotales de cette époque ?

Si nous n'en sommes plus là, tel fut cependant le système, non-seulement des brahmes de l'Inde, mais encore, à leur imitation, de toutes les théocraties de l'antiquité.

Partout il y eut un culte religieux, une science, une langue inconnus de la plèbe, à qui on n'enseigna qu'une chose... travailler pour entretenir le luxe et l'oisiveté des prêtres et des rois, ces deux exploiters parasites de l'humanité.

Donc vous ne reconstruirez pas l'Inde à distance avec des raisonnements hypothétiques, basés sur quelques ouvrages religieux dont, comme pour les védas, vous n'êtes même pas sûrs des textes, et qu'au surplus vous ne pouvez comprendre en les isolant de la civilisation qui les explique, et des com-

mentaires dont pas un ne nous a encore été livré par les brahmes... L'œuvre de reconstitution de l'Inde ancienne ne se fera jamais en dehors de l'Inde, surtout avec les rivalités et les passions d'école qui s'agitent en Europe.

Quand on en arrive, comme Max Muller, à ne voir dans les mythes religieux et scientifiques des anciens que des métaphores mal comprises, de simples transformations de mots ; quand on ne tient plus compte du mouvement des idées, des transformations, philosophiques ou vulgaires, des croyances, et qu'on fait pousser le tout comme des excroissances sur des plantes et sur des arbres, n'est-on pas fondé à dire que l'esprit de système, le désir de faire du neuf conduisent un peu loin, et que mieux vaudrait *simplement* étudier l'Inde dans l'Inde, et y traduire, au milieu de toutes les traditions si vivaces du passé, ces milliers de manuscrits scientifiques enfouis dans les sanctuaires des pagodes, qui attendent qu'on veuille bien les déchiffrer ?

L'œuvre est capitale, mais quelle moisson le jour où on la tentera !

« — Voilà tout Hippocrate, nous dit un jour à Pondichéry M. Huillet, savant médecin en chef de la marine, en nous montrant un paquet de feuilles de palmier gravées au stylet et à demi rongées. Je n'ai pu en comprendre que des fragments, il faudrait la patience d'un bénédictin indianiste pour reconstituer le texte plein d'abréviations et devenu presque illisible sous l'action du temps ; mais le peu que j'ai pu déchiffrer ne laisse aucun doute dans mon esprit : c'est dans l'Inde qu'Hippocrate a puisé sa méthode d'observation et la plupart de ses aphorismes célèbres qui sont encore aujourd'hui le guide de la science médicale moderne. »

Ces paroles étaient la consécration donnée par un spécialiste distingué à l'opinion que nous avons souvent entendu formuler par les pundits : qu'Hippocrate n'avait fait que copier la

méthode et les observations de Vamana-Cratou, aussi appelé Tcharaka, le prince de la médecine indoue.

Et le fameux livre des Éclipses, que M. Holbd, le savant indianiste, n'a pu que consulter, et qui remonte à des centaines de siècles.

Et les récits historiques de l'Avadhana-Sostra, et le Védanga-Sastra, et le livre des Zodiaques, etc... Nous n'en finirions pas si nous nous laissions aller à établir la nomenclature des ouvrages célèbres parmi les brahmes savants, et dont certaines gens en Europe ne soupçonnent même pas le nom...

*
* *

Revenons à la transmigration des âmes d'après Manou et les traditions brahmaniques.

En même temps que les brahmes astronomes interrogeaient le ciel, et faisaient de l'étude des astres une véritable science d'expérimentation, d'autres cherchaient à surprendre le secret de la création et de la vie, non pas de la création de la matière, dont ils admettaient l'éternité du germe, mais du développement de cette matière et de son alliance avec la vie végétale et animale.

Suivant les pundits physiologistes, le germe de la vie primitive est dans l'eau fécondée par la chaleur ; ce germe vient animer d'abord les plantes, et, par les plantes, les animaux et l'homme.

Voyez ici avec quel soin ce djeïna ou ce brahme vischnouviste passent leur provision d'eau à boire au travers d'un linge finement tressé : c'est pour ne pas détruire en les avalant les milliers d'animalcules vitaux que le liquide doit contenir.

« Que le brahme, dit Manou, purifie avec un linge l'eau qu'il doit boire, dans la crainte de faire périr les animalcules qui pourraient s'y rencontrer... »

De même un vrai croyant djeïna ou brahme n'éteindra jamais le feu d'un bûcher ou la lumière d'une lampe, de peur de détruire un principe de vie ; il les laisse mourir faute d'aliment. Le culte de l'eau et du feu, que nous rencontrons chez tous les peuples anciens, provient, n'en doutons pas, de cette double croyance que nous aurons occasion d'étudier dans un chapitre spécial.

Cette opinion scientifique que le principe matériel et le principe de vie se sont unis dans l'eau sous l'influence de la chaleur, et que l'être animé a progressé par les seules forces de la nature, en s'élevant graduellement d'un type inférieur à un type supérieur, depuis la monade première jusqu'à l'homme, en passant dans le domaine de la spéculation, a donné naissance à deux systèmes : l'un matérialiste et philosophique pur, et l'autre religieux, dont nous allons nous rendre compte.

Kapila, le célèbre fondateur de la philosophie sankya, méconnaît formellement la création divine. Il soutient qu'il n'y a point de preuves de l'existence d'une cause spirituelle qui ait donné naissance à l'univers, que cette cause ne peut être démontrée ni par les sens ni par le raisonnement, que les végétaux et les animaux se sont formés par les seules propriétés de la matière, et que tout ce qui existe n'est le produit que de combinaisons, modifications, transformations et perfectionnements naturels.

N'est-ce pas là toute la théorie prétendue nouvelle de Lamark et Darwin ? Combien, parmi les intolérants disciples de ces deux savants, se doutent qu'ils rééditent purement et simplement, à l'aide de raisonnements *a priori* et d'hypothèses, le système des pundits de l'Inde ancienne, de l'école de Kapila ?

On ne s'arrête pas plus sur la pente du matérialisme pur que sur celle du spiritualisme exagéré. Allant plus loin que Kapila, Vyasa, qui jouit dans l'Inde d'une réputation égale à celle

qu'Aristote et Platon possédèrent parmi nous au moyen âge et dont l'illustre William Jones ne parle qu'avec admiration, prétend non-seulement, comme Kapila, que la création est impossible, mais encore que l'existence de la matière est une pure chimère, d'où il conclut que ce que nous regardons comme l'univers et les divers êtres qui paraissent à nos yeux le composer, n'ont rien de réel et ne sont que le produit d'une illusion qu'ils désignent sous le nom de *maya*; pour rendre son système plus intelligible, Vyasa avait coutume de le présenter à ses disciples à l'aide de l'apologue suivant :

« Un homme rêva qu'il était élu et couronné xchatria d'un certain pays, avec beaucoup de pompe et d'éclat. Le lendemain, étant sorti de chez lui, il rencontra un voyageur qui lui fit le récit des fêtes et des cérémonies qui avaient eu lieu pour l'élection et le couronnement du roi de ce même pays, et dont il se disait avoir été le témoin oculaire. Les circonstances rapportées par celui-ci étaient toutes conformes aux rêves du premier. L'illusion ou *maya* était égale de part et d'autre, il n'y avait pas plus de réalité dans ce que l'un avait pu croire en veillant, et dans ce que l'autre avait vu en songe. En effet, les choses que nous prenons pour des réalités ne sont que des prestiges de la divinité, le seul être qui ait une existence effective. Nos sens nous trompent en nous présentant des objets où il n'y en a point; ces objets ne sont que des apparences ou des modifications de la divinité, ou plutôt n'ont rien de réel. »

Et, comme conclusion, il n'existe ni bien ni mal moral, tous les actes mauvais, tous les crimes ne sont que des effets fantastiques du *maya*, qui nous fait prendre l'ombre pour la réalité.

Les pundits indous ont l'habitude de désigner ce système et de le caractériser par ces trois mots :

Nismim,

Nama,

Naham !

Je ne suis en rien,

Rien n'est en moi,

Le moi, même, n'est pas !

Pyrrhon, le célèbre chef des sceptiques grecs, ayant suivi Alexandre dans l'Inde, revint enseigner, dans sa patrie, ce système de Vyasa, qu'il tenait des gymnosophistes avec lesquels il avait été en relation; système dont on l'a cru longtemps l'inventeur.

En passant dans le domaine religieux, les opinions scientifiques que nous avons brièvement exposées donnèrent naissance au système de la transmigration des âmes, tel qu'il est consacré par le passage de Manou dont nous avons donné plus haut la traduction.

La religion brahmanique admit que l'homme, pour arriver à la forme actuelle, avait passé par une série de types inférieurs; seulement, au lieu d'attribuer ces multiples transformations aux seules forces de la nature, elle en fit remonter la cause jusqu'à Brahma, ou plutôt jusqu'à Zyaus ou Zeus, l'Être suprême.

Elle enseigna, de plus, que chaque modification d'un type physique et intellectuel était motivée par des actes utiles et des bonnes actions, et elle donna le bien et le beau relatifs, comme loi de cette série de perfectionnements qui ne s'arrêtent que quand ils sont arrivés au bien et au beau idéal, c'est-à-dire à Dieu.

Pour rester d'accord avec cette loi du bien présidant aux transformations, la croyance religieuse admit que l'homme pouvait également déchoir par le mal, et que, suivant les actes mauvais qu'il avait commis, il pouvait être obligé de parcourir à nouveau, après s'être purifié dans le naraca (enfer), toutes

les séries de transformations, en partant de la plus infime ou de quelques-unes plus près de la nature humaine, suivant le châtement mérité.

Arrivée au terme de toutes ces transmigrations, l'âme retourne près de l'âme suprême et s'absorbe dans le sein de Brahma pour y jouir de la suprême félicité.

C'est ce que le djéinisme et le brahmanisme appellent le mokcha et le bouddhisme le nirvana.

A côté des doctrines de Pythagore, de Platon, de Socrate, d'Aristote, de Pyrrhon le sceptique, qui florissaient dans l'Inde plusieurs milliers d'années avant la civilisation grecque, n'est-il pas curieux d'y rencontrer ces théories scientifiques et religieuses, dont le système de la *sélection naturelle* qu'on nous donne comme une nouveauté scientifique n'est que la rénovation.

Les anthropologistes exagérés de l'école de Darwin auront beau dire, ils n'empêcheront pas que les brahmes n'aient discuté et retourné sous toutes les faces leur hypothèse quelque douze à quatorze mille ans avant eux.

Ils n'empêcheront pas que Kapila n'ait dit : Que Dieu ne se pouvait prouver ni par perception ni par induction, que la vie était sortie de l'eau et de la chaleur, et que la matière avait par ses seules forces, en se transformant graduellement, produit tout ce qui existe ; et que Manou, en établissant son échelle des êtres, n'ait écrit ces paroles significatives :

« Il passera en s'élevant successivement par les végétaux, les vers, les insectes, les poissons, les serpents, les tortues, les bestiaux et les animaux sauvages, tel est le degré inférieur. »
(Liv. XII.)

« Telles ont été déclarées, depuis Brahma jusqu'aux végétaux, les transmigrations qui ont lieu dans ce monde. »
(Liv. I^{er}.)

« Les végétaux revêtent une multitude de formes à cause de leurs actions précédentes ; ils sont entourés d'obscurité, mais ils sont doués d'une âme intérieure et ressentent le plaisir et la peine. »
(Liv. I^{er}.)

Ainsi l'âme humaine, en expiation de fautes graves, retourne à l'existence rudimentaire des plantes d'où elle est sortie, de la plante à Brahma.

Telles sont les doctrines scientifiques d'un côté et religieuses de l'autre d'où est sortie la métempsycose.

Ne sommes-nous pas en droit, en tenant compte des exagérations mythologiques et en nous appuyant surtout sur les théories de Kapila, de poser cette question à certaines exagérations de l'anthropologie moderne qui s'imagine avoir posé de nouvelles bases scientifiques :

Quid sub sole novum?

Nous avons dit que le dogme de l'incarnation, que nous allons bientôt étudier, était intimement lié à celui de la transmigration, dans les croyances hiératiques de l'Inde ancienne. En effet, Zyaus, ou l'Être suprême irrévélé, représentant le bien immuable, n'était pas astreint à descendre de l'Olympe pour venir sur la terre revêtir une forme visible, mais toute la foule des dévas, anges, saints, archanges, séraphins célestes, demi-dieux, pouvaient, soit pour une désobéissance aux ordres divins, soit pour toute autre cause mystérieuse, être astreints à transmigrer, eux aussi, pendant un certain temps. Mais les hôtes du ciel ne pouvaient plus revenir dans les séries inférieures des plantes et des animaux, ils revêtaient la forme humaine et venaient reconquérir par les souffrances terrestres leur place dans le swarga.

Chacun des membres de la trinité était aussi exposé à venir, sous la forme d'un pénitent ou d'un roi, rappeler l'humanité

égarée à une vie plus pure et à l'observance des impénétrables desseins de la divinité.

Les cioux avaient aussi leur métempsycose !

Toutes ces croyances, dont on ne trouve aucune trace à l'époque patriarcale indoue, sont évidemment de création brahmanique.

CHAPITRE X.

UN TEXTE DU BAGAVATTA SUR LA TRANSMIGRATION.

« Lorsque ce monde fut sorti de l'obscurité, les principes élémentaires subtils produisirent la semence végétale, qui anima d'abord les plantes; des plantes, la vie passa dans des corps fantastiques qui naquirent dans la boue des eaux; puis, par une série de formes d'animaux différents, arriva jusqu'à l'homme.

« L'homme conscient et libre par ses actions produisit le bien et le mal.

« Après un long séjour dans leurs enveloppes provisoires, les âmes des hommes comparurent devant le tribunal de Yama, juge des morts. Cet envoyé céleste admit dans le swarga celles qui avaient mené une vie éminemment vertueuse, et il enferma dans le naraca (l'enfer) celles qui s'étaient abandonnées tout à fait au péché. Quant aux âmes qui avaient été en partie vertueuses, en partie pécheresses, elles furent envoyées sur la terre pour y animer d'autres corps et y porter la peine due à leurs péchés, et y recevoir la récompense méritée par leurs bonnes actions.

« Ainsi toute renaissance, heureuse ou malheureuse, est la conséquence des œuvres pratiquées dans les générations antérieures, et en est la récompense ou la punition.

« Cependant ceux qui meurent sur la terre sacrée (Ceylan)